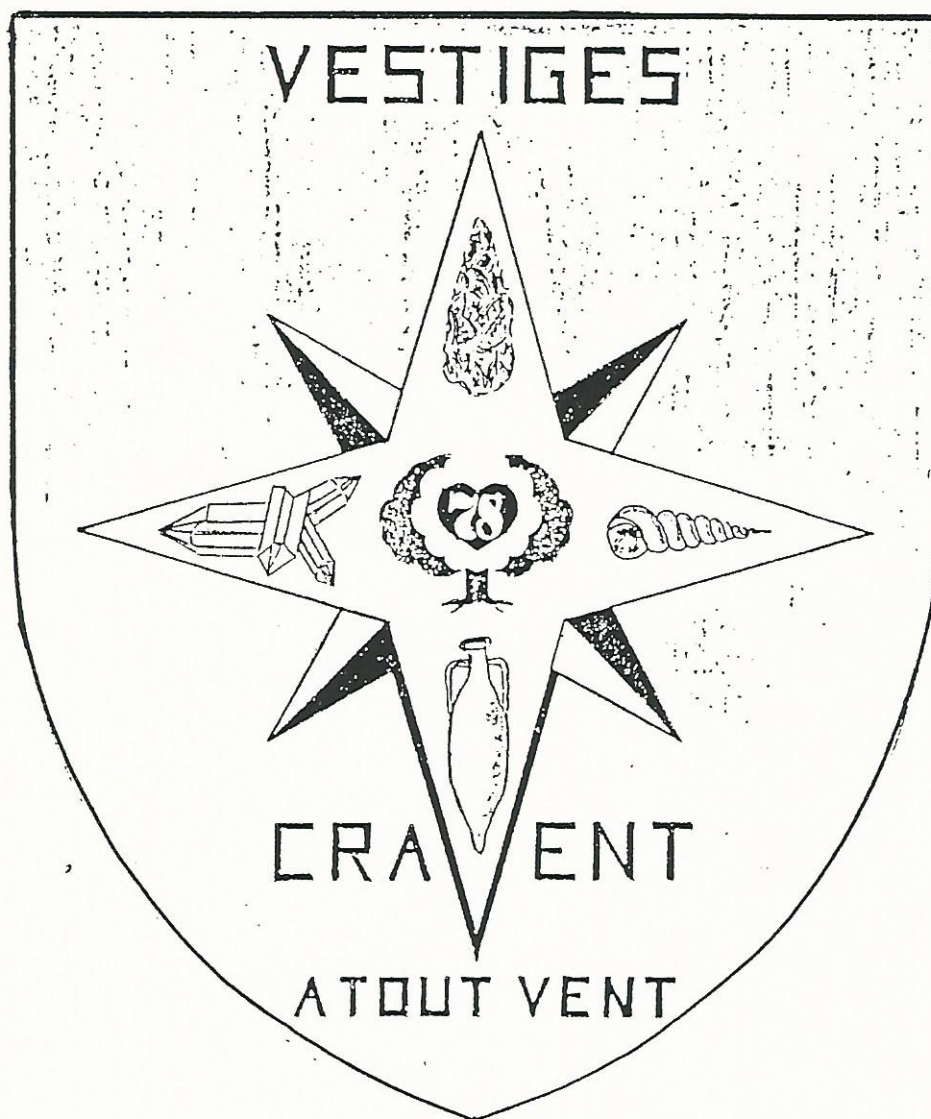


# RETRO N° 26

## INFORMATION



CE N'EST PAS PARCE QUE C'EST DIFFICILE DE  
TROUVER POUR QUE JE N'OSE PAS CHERCHER

## VESTIGES A TOUT VENT

### CHERS ADHERENTS

Le Président et le bureau vous adressent tous leurs bons voeux à l'occasion de la Nouvelle Année, espérant pouvoir continuer à vous intéresser à la vie craventaise d'autrefois et à glaner d'autres souvenirs.

### LE MOT DU PRESIDENT

Ce numéro de notre RETRO est consacré à quelques histoires et anecdotes concernant la vie craventaise, qui m'ont été racontées ou dont j'ai été le témoin. Elles feront sourire certaines personnes, donneront à réfléchir à d'autres, car elles sont l'empreinte d'une certaine philosophie, sorte de raison de vivre où, même dans l'adversité, la joie savait dominer le malheur. Comme m'avait dit une vieille villageoise Madame Julie Douville, épouse de Magloire Douville : pour un enterrement, nous avons un mariage, un baptême, une première communion, sans compter les fêtes diverses (objet de prochaines rubriques). En somme les bons souvenirs étaient supérieurs aux mauvais.

Aujourd'hui, tous disparus, seraient-ils vraiment heureux parmi nous, avec les bouleversements actuels ?...

## LES OUVRIERS AGRICOLES

Nous achetions parfois un lapin, une poule, chez un ouvrier agricole. Un soir que nous revenions de faire des achats à l'épicerie buvette, à notre passage devant sa maison, l'ouvrier agricole nous interpella pour nous montrer son jardin, il faut dire que celui-ci était magnifique. Après la visite, il déclara : "Il faut dire bonjour à la patronne, sinon elle ne sera pas contente." Nous le suivons dans la maison et nous voyons sa femme en train de plumer une poule. Elle nous dit : "Je ne suis pas sortie vous voir car j'ai beaucoup de commandes à préparer etc..." Soudain, j'entends ma femme lui dire : "Regardez votre chien, il va manger le lapin (dépouillé) qui est dans le plat sur la pédale de la machine à coudre," et elle de répondre : " N'ayez crainte, il a l'habitude, il le lèche seulement." Inutile de dire qu'ils perdirent notre clientèle.

---

Comme je l'interrogeais souvent pour connaître des histoires, il me dit : "Tu es bien curieux, tu veux toujours tout savoir, eh bien je vais te satisfaire et tu peux les raconter si cela te fait plaisir."

Voici ce qu'il me conta, (époque 1940 à 1945) :

"Une fois par mois, ma femme préparait la soupe au lard, pour cela il fallait que je lui en rapporte, pas question d'aller chez le charcutier qui en vendait seulement au marché noir et il était trop cher pour notre bourse. A la ferme, il y avait plusieurs saloirs, alors le matin je partais travailler avec ma brouette et je disais à la patronne

(qui était méfiante) qu'il me fallait une botte de paille pour mes lapins. "Tu en prendras une en partant ce soir," me dit-elle. Le cellier donnait dans la grange à paille, alors en hâte, je retirais un morceau de lard du saloir (ou autre chose, je n'avais pas le choix) que je mettais dans la brouette avec la paille par-dessus.

Pas vu, pas pris," telle fut sa conclusion.

-----

"Une autre fois, c'était au ramassage des betteraves, il commençait à faire nuit de bonne heure, et c'est à la nuit tombante que nous retournions à la ferme, il fallait dételer, débourrer le canasson puis c'était fait pour la journée. Chaque soir la patronne me préparait une bouteille de cidre (à retirer du salaire) que j'emportais chez moi. Voilà qu'un soir elle me dit : "J'ai oublié de préparer ta bouteille, passe à la cave en prendre une en partant." Je fis comme elle me l'avait dit, mais au lieu de prendre une bouteille de cidre, j'en pris une de calva, sans le savoir ? faut dire aussi qu'il faisait noir. Sur le chemin du retour, j'avais un peu soif, j'en pris une bonne rasade, pas mauvais, j'en bus une seconde et une troisième... je me suis assis au pied d'un pommier et j'ai roupillé. Je me suis réveillé à 11 heures du soir.

Ma femme m'attendait avec anxiété. Lorsque j'arrivais chez moi, très en colère, elle me dit : "C'est une honte de te faire travailler si tard, ils profitent de toi, cochons de patrons, moi je vais leur dire deux mots etc..." mais en rangeant ma musette, elle retira la bouteille comme elle en avait l'habitude, la renifla, regarda la partie manquante, et c'est à moi qu'elle dit deux mots. "Tu te souviens ma vieille ?" et de rire tous les deux."

Je me souviens d'une autre histoire de notre ouvrier agricole avec la châtelaine de l'époque, qui lui avait demandé de rabattre un arbre auquel elle tenait beaucoup, (je ne me souviens plus très bien de l'espèce, mais je crois qu'il donnait de jolies fleurs).

Quelle ne fut pas sa surprise en arrivant pour un séjour de fin de semaine, de voir son arbre coupé et débité. Très déçue par le résultat mais aussi très en colère, elle décida de demander des éclaircissements à notre homme.

Après une explication (en présence de ma femme et de moi-même) avec notre homme qui n'avait rien compris, elle préféra battre en retraite. Et lui de me dire « Tu sais pour moi rabattre ou abattre un arbre, c'est toujours couper, il faut dire la hauteur. Les gens de la ville, ils ne savent pas s'exprimer et, - me regardant, il ajouta - tu la connais, toi, la différence? » Et aussitôt il attaqua un autre sujet sans attendre la la réponse, à mon grand soulagement.

-----

Sa femme lui donnait juste l'argent nécessaire pour mettre de l'essence dans le réservoir de sa mobylette, cela correspondait à trois journées de travail. Mais il trichait, il gardait une partie de cet argent pour sa consommation personnelle. De ce fait il était souvent en panne, et à ce sujet, il avait plaisir à dire : « Quand je fais le plein de ma mobylette, elle me porte, mais quand je suis plein, c'est moi qui la porte, » et de rire de sa boutade.

## L'HISTOIRE D'UN BINEUR DE BETTERAVES

Les betteraves étaient cultivées à cette époque pour nourrir les vaches pendant l'hiver ; elles se conservaient très bien en silo.

La culture n'était pas très compliquée, il fallait simplement après le germage, nettoyer le terrain et les « déduire » pour leur permettre de grossir, ainsi une betterave pouvait atteindre plusieurs kilos.

Le travail pour les éclaircir était très pénible et payé à tâche, à chaque fin de rang, le bineur évitait de se redresser pour prévenir le mal de dos, surtout les premières journées. A cet effet, certains mettaient une ceinture de flanelle pour éviter un refroidissement au bas du dos, bien souvent mouillé par la sueur (une ceinture de flanelle avait environ trois mètres de long sur trente centimètres de large et était généralement grise).

L'espace entre chaque betterave était toujours le même et les coups de binette étaient fonction de la largeur de celle-ci, par principe un, deux ou trois coups, environ quarante centimètres. Un jour, je demandais à ce journalier agricole : « A quoi penses-tu toute la journée dans ton champ ? » Il me regarda et après un silence, me répondit : « Moi, à rien, si je pensais, je m'ennuierais. »

Il y avait des tâcherons qui venaient régulièrement chaque année, principalement du Nord, ils couchaient à l'étable. Une fois le travail terminé, ils partaient se louer dans une autre ferme pour un travail différent avant de revenir chez eux avec un pécule de plusieurs mois, accumulé par leur passage de ferme en ferme.

COPIE D'UNE CARTE POSTALE ECRITE PAR UN HABITANT DE  
CRAVENT A UN AMI

« Mardi 18 Juin 1926

Quelques mots pour te donner de mes nouvelles qui sont toujours bonnes pour le moment. Je te dit que j'avont finit à la batteuse tu c'est charleau est crevé et il a acheté 2 autres, sa lui fait quatre maintenant, le gâts Giquel ma écrit et il dit qu'il est bien nourrit, moi je chauffe toujours la batteuse maintenant il y a quatre nouvaut hommes chez le bourgeois. Je dit le prochain coup que tu écrira, écrit un peu mieux parce que j'ai eut du mal a déchiffer plus rien a te dire pour le moment

un grand bonjours de loin »

-----  
L'HISTOIRE D'UN CHEF D'EQUIPE DE BATTEUSE

J'ai été chef d'équipe de batteuse, celle-ci fonctionnait avec un moteur électrique énorme, je ne me souviens plus combien de chevaux. Le compteur était fixé à la batteuse et le gars de l'électricité venait le relever deux fois l'an ; par la suite le compteur était chez le fermier et une simple prise suffisait pour faire le branchement, mais à l'époque où j'étais chef d'équipe, il fallait brancher directement sur la ligne, pour cela j'avais une grande perche avec laquelle je pouvais monter des crochets de couleurs différentes selon le fil à brancher, il y en avait trois. Pour faire cela, j'avais suivi un stage et j'avais bien tout noté sur un petit carnet.

Avant le branchement, j'avais déjà contrôlé le matériel, pour éviter les courts-circuits et les électrocutions toujours possibles, il m'arrivait parfois de prendre un court-jus qui me donnait la tremblotte. Après le branchement, il fallait mettre en route progressivement le moteur, la machine étant dure à lancer, puis je passais sur les

courroies de la colophane pour éviter qu'elles sautent des poulies et surveiller le bon fonctionnement.

Si je donnais un peu la main en plus, j'avais la planque et surtout un salaire un peu plus élevé que les autres commis.

---

### LES ESCARGOTS

A une certaine époque, il y avait un emplacement dans le pays où il était possible de trouver des escargots blancs en grande quantité. Alors, je demandais au propriétaire du terrain de m'en vendre, « pas question, disait-il, je tiens à les garder. » A la saison des salades, il mettait du produit pour les protéger des limaces, et les escargots crevaient, aussi me disait-il: « Si j'avais su, ils auraient été à toi ». Pendant plusieurs années, la même histoire se répéta.

---

### LE DEBROUILLARD

Parmi les ouvriers agricoles il y avait de francs lurons qui aimaient rire et s'amuser. Un journalier « d'Ivry-la-Bataille » qui venait à Cravent, de nature pas très courageuse, aimait bien faire faire son travail par les autres. Il avait toujours une souris dans sa poche, et il faisait le pari de l'avaloir crue à condition de lui fournir un broc de cidre (environ deux litres) et de faire une partie de sa tâche. Après accord des présents, il avalait la souris avec maintes contorsions ce qui faisait rire l'assemblée, pendant qu'une ouvrière surveillait l'horizon (parfois avec des jumelles qui ne la quittaient jamais) pour signaler éventuellement le patron... Pendant que les autres faisaient sa tâche, le parieur cuvait béatement à l'ombre d'un arbre sa souris et son cidre.



## LE BERGER

En 1997, quelques particuliers font encore l'élevage du mouton pour leur consommation personnelle.

Par contre en 1956, le berger passait après la moisson pour faire paître son troupeau , environ 400 moutons, et engraisser les terres, cela dura une dizaine d'années. Nous lui rendions visite dans les champs, il était habillé très chaudement, et avait un grand parapluie pour se protéger des intempéries. A notre arrivée à Cravent, il couchait dans une petite roulotte, ses quatre chiens montant la garde, par la suite seuls les chiens restèrent la nuit pour la surveillance.

Le fermier de l'époque, Monsieur Gouyette qui le prenait, devait le nourrir la journée et lui fournir la paille nécessaire pour sa bergerie (enclos où étaient parqués ses moutons la nuit et le jour du dimanche), paille « fumier » que le fermier récupérait par la suite comme engrais.

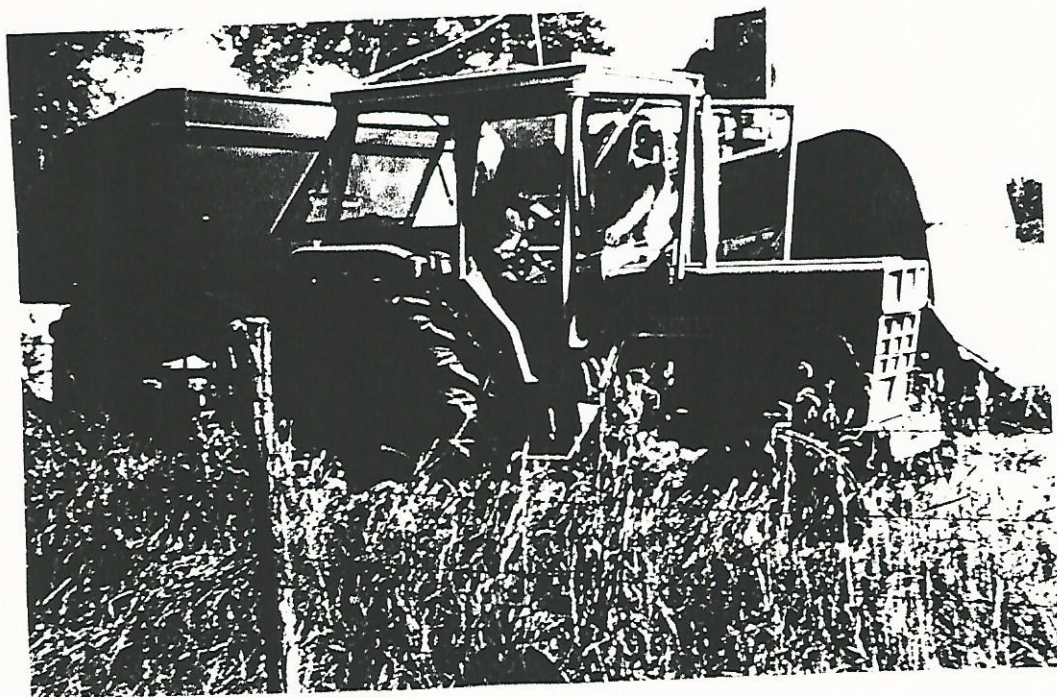
Après son mariage et la mévente des moutons il abandonna le métier de berger pour travailler en usine.

## ANECDOTE

Le berger avait aussi à tondre les herbages du R.B.A. à Vernon où il devait passer à des périodes fixes. Je me souviens très bien de son départ un soir, de Cravent ; il se faisait accompagner par plusieurs de ses amis pour mieux conduire les bêtes sur la route. Il devait signaler l'heure de son passage aux communes qu'il traversait. Pour Vernon, c'était après minuit, tout alla bien jusqu'à cette ville fleurie avec de nombreux parterres. Malgré les gardiens et les chiens ce fut la désolation, il ne resta aucune fleur. Heureusement, il était bien assuré, mais il y laissa quelques « plumes » comme il disait.



LA BOURDONNERIE



MONSIEUR LUCIEN MAUGAN, LE PERE DE MARTIAL, FAISANT  
LA MOISSON DERRIERE NOTRE PROPRIETE.